

L'ÉCLAIR

JOURNAL CATHOLIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

PARAISANT A LYON LE SAMEDI

ABONNEMENTS :

Rhône et départements limitrophes. 1 an, 6 fr. — 6 mois, 3 fr. 50
Autres départements. 1 an, 7 fr. — 6 mois, 4 fr. »
Étranger le port en sus.
Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

Rue Mulet, 8, à l'entresol

Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus

Il sera donné un compte rendu des ouvrages envoyés.

Les ANNONCES seront reçues aux bureaux du Journal

OUVERT DE 2 HEURES A 4 HEURES

Botte : place Bellecour, 3, dans la cour

Vente en gros : Rue Tupin, 34

SOMMAIRE : M. LE COMTE DE CHAMBORD, E. B. — BULLETIN POLITIQUE, Augustin Rémy. — COURSES AUX NOUVELLES. — L'INTERPELLATION DE M. BÉRANGER, L. Ducuryt. — M. DUGARRE, Dorante. — ANNISTIE SUR TOUTE LA LIGNE, De Trambas. — FÊTE DE FAMILLE, Jean de Lyon. — A TRAVERS LA FRANCE, Josse. — COURRIER DE MARSEILLE, Raoul Ratoneau. — AUX ANES CONDUCTEURS, Gabriel. — CONCERTS BELLECOUR, L. A. — PETITES SŒURS DES PAUVRES. — FEUILLETON, Paul Féval. — SOUVENIRS. — BULLETIN FINANCIER, L. R. — VARIÉTÉS, E. R.

M. le Comte de Chambord

Un évènement aussi grave qu'imprévu est venu, il y a peu de jours, causer une émotion profonde dans la France entière. L'Union annonçait, dimanche soir, que M. le Comte de Chambord, dangereusement malade, demandait aux catholiques français d'unir leurs prières aux siennes.

Amis et adversaires, tous ont compris qu'ils se trouvaient en présence de l'un de ces évènements qui marquent dans la destinée d'un peuple.

Les adversaires de son droit et de ses principes, à la plupart nous devons cette justice, se sont tournés avec respect vers le lit de douleur de l'auguste malade et ont rendu plein hommage à une vie sans tache dont tous les actes furent inspirés par un sentiment d'honneur et d'amour pour son pays.

Les royalistes, qui depuis si longtemps avaient placé en Lui leurs fermes espérances, qui étaient prêts à se dévouer pour sa cause, ont été frappés d'une douloureuse et cruelle inquiétude, mais ils n'ont pas cru que tout était perdu. Fidèles à la voix de leur prince ils sont accourus au pied des autels, élevant vers le ciel leurs mains suppliantes et demandant à la miséricorde divine de sauver le prince dont la naissance et la mission semblaient providentielles.

Ces prières sans doute ont été entendues. A l'heure où ces lignes sont écrites M. le Comte de Chambord vit, les progrès foudroyants de la maladie se sont arrêtés. Nous ne voulons pas désespérer, et jusqu'à la fin nous tournerons nos regards vers le fils de nos rois, qui peut seul apporter dans les plis de son drapeau le salut de la patrie, confiant qu'un jour il ceindra la couronne de ses aïeux et rendra à son pays sa prospérité et sa gloire passées.

E. B.

BULLETIN POLITIQUE

I. Le Comte de Chambord. — II. Les Aumôniers des hôpitaux. — III. La Presse. — IV. Les Préparatifs du 14 Juillet. — V. Les Révisionnistes.

I

Nous ne ferons ici que mentionner le coup terrible qui vient de frapper la France légitimiste. Constatons pourtant l'immense retentissement de cette nouvelle aussi cruelle qu'imprévue. La France entière ne songe plus qu'à Frohsdorf, ne parle plus que de Frohsdorf. Et qu'on vienne dire que la royauté était morte!

II

Nous avons parlé, dans notre dernier numéro, de cette infâme expulsion des aumôniers d'hôpitaux; si nous y revenons

encore, c'est que l'iniquité révoltante de cette mesure draconienne a soulevé l'indignation générale. Grand nombre de journaux républicains ne peuvent s'empêcher de stigmatiser eux-mêmes cette criante injustice.

« L'administration, dit le *Journal des Débats*, court grand risque de porter atteinte à la liberté religieuse des catholiques qui meurent dans les hôpitaux. »

Le *Temps* ajoute : « On ne saurait traiter l'aumônier comme un fournisseur ordinaire. La religion ne s'administre pas comme un médicament, en petits paquets. Elle n'est bienfaisante que par l'action morale, qui suppose l'entière liberté et la confiance réciproque. »

Nous n'en finirions pas, si nous voulions relater ici toutes les récriminations qu'a suscitées cette audacieuse atteinte à la liberté de conscience.

III

Toutes ces justes récriminations de la presse raisonnable finissent par exaspérer les journaux opportunistes. Rien ne saurait déplaire davantage aux petits esprits que de voir prouver qu'ils ont tort. Aussi, les feuilles du gouvernement vont-elles entreprendre une campagne générale contre la liberté de la presse. La vérité parle trop haut, on veut lui fermer la bouche. Mais je m'imagine que nous ne sommes pas disposés à nous laisser bâillonner!

IV

L'importance de ces faits ne suffit pas à absorber l'intelligence républicaine. Trop vaste pour se restreindre à de pareilles vètilles, elle veut une plus grande carrière. Elle l'a trouvée dans les immenses préparatifs du 14 juillet. C'est pour le coup que l'esprit de nos grands hommes se montre libéral. Il est si nécessaire de jeter un peu de poudre aux yeux! Quand le peuple voit toute une ville brodée de lampions et de drapeaux, il oublie ce qu'il ne voit pas : le déficit affreux du budget.

V

Néanmoins, tout le monde ne se laisse pas prendre à ce grossier hameçon; et pendant que nos édiles étalent un luxe trompeur, M. Clémenceau, qui ne dort jamais, recommence sa campagne contre le Sénat, et les groupes anarchistes n'ont plus qu'un mot sur les lèvres : la révision.

AUGUSTIN REMY.

COURSE AUX NOUVELLES

Union de prières. — Sur le désir exprimé par Monseigneur le comte de Chambord, des messes ont été dites par toute la France et de nombreuses neuvaines sont commencées. Ce serait encore s'unir d'intention avec l'Auguste malade que de demander à Dieu, par le Sacré-Cœur de Jésus auquel la France a été consacré, la guérison du Fils de nos Rois, miséricorde et pitié pour notre pays.

L'amour des Lyonnais n'a pas failli à son devoir dans les circonstances douloureuses où nous nous trouvons : Mercredi matin, la chapelle de Fourvières était trop petite pour contenir la foule recueillie qui venait prier pour la France et pour le Roi.

Dans la crypte de l'Église Saint-Irénéus,

des messes ont été dites jeudi, vendredi, et se suivront toute la semaine prochaine.

Ce matin, à six heures, dans l'église Saint-Polycarpe, le Saint-Sacrifice a été offert à cet intention, et se continuera à la même heure, pendant toute la durée de la neuvaine.

Une autre neuvaine a été également commencée à Saint-Denis de la Croix-Rousse, la messe a été dite à six heures, et se dira à sept heures, les jours suivants.

Episcopat. — Nous lisons dans l'*Officiel*, à la date du 3 juillet, un décret nommant, M. Lamazou (Pierre-Henri) évêque de Limoges, à l'évêché d'Amiens, en remplacement de M. Guilbert, nommé archevêque de Bordeaux.

Un autre, nommant M. Blanger (François-Benjamin-Joseph), évêque de la Basse-Terre (Guadeloupe), à l'évêché de Limoges, en remplacement de M. Lamazou, nommé évêque d'Amiens.

Nous remarquons que, dans la rédaction de ses décrets, le gouvernement persiste à faire preuve de mauvaise éducation, en n'accordant pas aux évêques le titre de courtoisie, que leur donnent les hommes bien élevés.

Jurisprudence. — La conférence des avocats stagiaires, dans sa réunion d'hier, a eu à statuer sur le droit que pouvait avoir le gouvernement de supprimer le traitement des prêtres séculiers, à titre de répression.

La conférence, se plaçant sur ce terrain juridique, a conclu à la négative et a déclaré qu'il y avait dans cette mesure une illégalité qui ouvrirait la porte à l'arbitraire.

M. Aclouque. — Résultat de l'élection municipale qui a eu lieu lundi, dans le seizième arrondissement de Paris :

Inscrits : 3.547. — Votants : 2.298.

Ont obtenu :

MM. Aclouque, monarchiste. . .	905
Chauvin, radical	572
Branicki, opportuniste	452
D. des Essarts, impérialiste	330
Thulié.	2
Blancs et nuls	37

Il y a ballottage.

Les suppressions de traitements. — Encore une nouvelle suspension de traitement dans le diocèse de Toulouse.

Il faut, lisons-nous dans le *Messenger de Toulouse*, ajouter à la liste des curés spoliés M. le curé d'Agassac (doyenné d'Aurignac).

De quoi est coupable cet honorable desservant?

D'avoir prémuni ses paroissiens contre le poison contenu dans certains manuels prétendus civiques, c'est-à-dire d'avoir fait son devoir.

Congrès national. — Dans la séance du 19 écoulé, le Conseil municipal de la ville de Lyon a voté une allocation de 700 fr. au promoteur du Congrès national des Sociétés de secours mutuels, qui doit se tenir les 5, 6, 7, 8 et 9 septembre prochain.

L'intérêt que présenteront les travaux de ce Congrès n'est pas à démontrer, et aucune des Sociétés de Lyon et de la région, notamment, ne saurait s'abstenir d'y participer. Bien que la réunion projetée s'intitule : *Congrès des Sociétés de secours mutuels*, elle sera ouverte à toute Association ayant un caractère de prévoyance mutuelle : Caisses de retraites, Sociétés coopératives affectant une partie de leurs bénéfices aux pensions de retraite, Sociétés philanthropiques et mutuelles, etc.

Demander le règlement et le programme du Congrès au Secrétariat, place Saint-Jean, 6, envoyer les adhésions dans le plus bref délai.

Courage et vaillance. — Un nouveau journal vient de se fonder à Marseille LA TRIQUE, organe de la jeunesse royaliste ouvrière de Provence, paraissant le dimanche. Pour Dieu, la Patrie et le Roi, voilà la devise

de ces nobles champions. Abonnements : Marseille et départements limitrophes un an ; 6 fr. six mois, 3 fr. 50 ; trois mois 2 fr., autres départements et pays de l'Union postale, un an, 8 fr.

Les communications doivent être adressées à M. le Directeur, chez M. Blancard, libraire, rue des Récollettes, 6, à Marseille.

Tous nos souhaits à notre nouveau confrère l'IMPARTIAL de ROMANS ET DE BOURG DE PEAGE, journal hebdomadaire paraissant le jeudi. Pour les abonnements et tout ce qui concerne l'administration, s'adresser à M. Sibilliat André, imprimeur, côte des Cordeliers à Romans.

Sa Sainteté le Pape Léon XII vient d'accorder à trois ecclésiastiques de Lyon les honneurs de la prélature.

Ce témoignage de la haute bienveillance du Souverain Pontife a principalement en vue les services spéciaux que ces vénérés prêtres rendent à l'Église, dans le Conseil central de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

Mgr le chanoine Desgeorges, camériersecret a été élevé à la dignité de Prélat domestique de Sa Sainteté. MM. les chanoines Moussé, supérieur de l'aumônerie de la Charité, et Gourgout, curé de Saint-François, ont reçu le titre de camériers secrets de Sa Sainteté.

Nos dépôts. — On trouve notre journal à Marseille, chez MM. Blancard, Lafitte, Lutlin, Mabilly, veuve Blanc, et dans tous les kiosques.

A Aix-en-Provence, chez M. Robert, cours Mirabeau, 57.

A Avignon, chez M. Clavel fils, rue de la République.

A Aix-les-Bains, chez Vallet, libraire; kiosque, place du Parc.

Nous indiquerons incessamment les gares principales où notre journal sera mis en vente.

Concerts-Bellecour. — Tous les soirs, grand concert; prix d'entrée : 50 centimes; les mardis et vendredis : 1 franc.

Panorama de Lyon, 30, rue du Nord, aux Brotteaux. Le Siège de Lyon en 1793, de 9 heures du matin à 7 heures du soir.

Nominations et décès dans le clergé. — Par décision de Son Eminence le cardinal-archevêque :

M. Beluze, vicaire à Firminy, a été nommé curé d'Huissel.

M. Ozier, vicaire à la Grand-Croix, a été nommé vicaire à Firminy.

DÉCÈS

M. Duvière, vicaire à Saint-Nizier, de Lyon, est décédé à Rome le 1^{er} juillet, dans sa quarante et unième année.

L'Interpellation de M. Béranger

Le Sénat vient encore de commettre un de ces actes de défaillance qui prouvent combien peu d'hommes, dans les Assemblées parlementaires actuelles, ont des convictions, et surtout osent les affirmer.

La question des aumôniers dans les hôpitaux de Paris a suscité une vive émotion parmi les hommes sensés. Comment s'en étonner, alors qu'il s'agit de la liberté de conscience menacée dans son essence même. Ne pas maintenir le prêtre près du malade qui n'a pas même l'assistance de sa famille pour l'aider à supporter toutes les épreuves de la maladie et les menaces de la mort, c'est l'acte d'inhumanité le plus monstrueux qui se commet. On l'a répété déjà dans tous les journaux indépendants. Dans ce journal, récemment le tableau de l'abandon auquel est condamné le malade pauvre a été tracé avec une éloquente vérité.

Mais il était utile de provoquer encore une fois publiquement une réponse du ministre de l'intérieur, de stimuler son indifférence au sujet des actes arbitraires de la municipalité et du directeur de l'Assistance publique.

C'est ce qu'a fait M. le sénateur Bérenger dans la séance du 30 juin. M. Bérenger, avec la vigueur de parole qu'on lui connaît, a sommé M. Waldeck-Rousseau de s'expliquer sur l'arrêté du préfet de la Seine qui congédie les aumôniers à dater du 1^{er} juillet, d'approuver ou de désapprouver, et ainsi de décliner la responsabilité de cette manœuvre odieuse ou de la sanctionner.

Le Sénat était en même temps invité à exprimer son opinion sur cette grave question. Ce qui s'est fait n'est ni brave ni démocratique ni humain. C'est du fanatisme, c'est du jacobinisme, telles sont les qualifications que M. Bérenger a appliquées à lamesure despotique dont il s'agit.

La réponse du ministre a été un faux-fuyant. C'est sur la légalité de la mesure, sur la liberté de conscience soi-disant sauvegardée, sur l'accord avec le clergé des paroisses, que M. le ministre a tenté de discourir. Il est resté à côté de la question.

C'est l'approbation du ministre qui constituerait la légalité de l'arrêté, qu'il laisserait exécuter.

Le semblant de réponse de M. Waldeck-Rousseau prouve une fois de plus, ainsi que l'a signalé M. Bérenger qu'il existe un pouvoir occulte qui domine le pouvoir officiel et que tout le monde le connaît. Ce pouvoir dirige les odieuses mesures dont le Conseil municipal est l'exécuteur avec la complicité volontaire ou forcée du Préfet, du ministre, et, par conséquent, du gouvernement.

Cette autorité dans l'Etat n'est autre que la franc-maçonnerie. Cette secte puissante, religieuse et plus redoutée que les sociétés religieuses, s'acharne à toute heure contre les croyances, le culte; contre la religion catholique dans ses dogmes, dans ses vérités, dans ses lois.

Le catholicisme, sous le nom de cléricalisme, reste toujours l'ennemi. Se liguier contre lui pour disputer le nouveau-né à la régénération des baptêmes chrétiens, arracher la dernière heure des mourants aux sacrements de l'Eglise, exploiter encore les cadavres pour les soustraire à la dernière bénédiction de l'Eglise et les faire enfouir comme ceux des animaux après avoir tenté de confisquer les âmes au profit de Satan, leur maître supérieur: telle est l'œuvre du grand parti qui veut lutter contre Dieu.

Le ministre a osé répondre à M. Bérenger que l'accord était fait avec le clergé des paroisses pour le service religieux des hôpitaux, personne n'a pris au sérieux ce mode de réponse.

Le clergé, en effet, se voit repoussé des hôpitaux par la suppression d'un service religieux. De quelque manière qu'un prêtre de paroisse soit appelé au lit d'un malade ou d'un moribond, sa charité l'oblige de ne pas abandonner ce malheureux. Il doit accourir; mais n'est-il pas élémentaire, au point de vue gouvernemental, que, dans un hospice, tout ce qui touche aux intérêts du malade pour ce monde et pour l'autre doit être prévu organisé.

Le malheureux, privé des soins de sa famille, a besoin de la voir remplacée. Or, dans la famille ce ne sont pas seulement des soins phy-

siques que le malade reçoit; à moins de supprimer son âme, ainsi qu'on tente de le faire dans les écoles de l'enfance, il est monstrueux que l'assistance publique ne veuille voir dans un hôpital que des malades à guérir ou à enterrer et qu'elle se soucie peu de savoir que si le médecin peut être à chaque heure au chevet du malade, le prêtre n'y puisse approcher que par accident et que, si on a le temps, de consulter le mourant et d'aller le quêrir souvent au loin. L'interpellateur de M. le ministre à fait comprendre toutes ces choses, et le Sénat, comme le ministre a préféré ne dire ni oui ni non positivement en votant l'ordre du jour pur et simple, mode facile de se débarrasser des questions embarrassantes.

Voici donc un acte de faiblesse coupable à ajouter à tant d'autres. L. DUCURTYL.

M. Ducarre

Au moment où la triste nouvelle de Frohsdorf tombait sur la France chrétienne comme un coup de foudre, la ville de Lyon, déjà si éprouvée, perdait un de ses plus admirables citoyens.

M. Nicolas Ducarre laissera un vide autour de lui, tant pour la superbe loyauté de son caractère, que pour les ressources de sa belle intelligence. C'est un HOMME de moins.

Fidèles à l'écho qui de tous les points de la ville a rendu l'hommage supérieur à sa mémoire, nous venons rendre au citoyen dévoué, le tribut de notre admiration et de nos regrets. En présence de cette vie dont la devise fut loyauté et courage, il n'est personne qui ne doive s'incliner. L'ancien député de l'Assemblée nationale, ne fut pas toujours des nôtres. Son retour au milieu de nous est un hommage rendu à nos croyances, et un témoignage de la loyauté de son esprit.

Il a connu les enivrements de la popularité sans y succomber. C'est un acte de courage dont peu d'hommes politiques sont capables. Fidèle au noble programme qu'il s'était tracé, il sut mépriser ces triomphes fragiles dont l'honneur personnel fait souvent tous les frais.

Il eût pu devenir ministre, il aimait mieux rester honnête homme. C'est le plus bel éloge que l'on puisse faire de sa vie.

Cette vie ne fut pas seulement un bel exemple, ce fut un bienfait perpétuel. Le *Salut Public* a raconté dans ses colonnes des traits admirables que nous ne reproduirons pas parce qu'ils sont trop connus. Nous dirons seulement qu'économiste distingué, il sut descendre des hauteurs de la spéculation pour l'humble pratique.

Ses discours à la tribune de l'Assemblée nationale, et son intelligente participation aux lois qui furent votées à cette époque lui ont valu une vaste réputation dans le monde politique. Il ne fut pas inférieur comme industriel, et Lyon ne perdit pas son souvenir. Revenu dans la vie privée, il sut dans cette sphère plus modeste, se faire apprécier de tous ceux qui

l'approchaient. Connaissant les hommes et les choses, il les envisageait avec cette philosophie chrétienne qui doit consoler tout honnête homme qui a vécu et qui ne regrette rien.

Il connaissait surtout nos démocrates pour les avoir vus à l'œuvre. Leur ignoble rapacité, leurs basses convoitises n'avaient pour lui aucun secret. Il apprit comme nous, qu'en France, républicain et déshonneur sont devenus synonymes.

Sur le bord de la tombe, M. Rougier a retracé cette vie si pleine couronnée par une fin si chrétienne. Nous nous associons aux nobles paroles prononcées en cette circonstance, et saluons une dernière fois notre admirable concitoyen. **DORANTE.**

Amnistie sur toute la ligne

Louise Michel et les curés, voilà les deux pôles de la pharisaïque clémence de l'opportuniste. Entre ces deux principales couches de criminels, flottent en toute confiance les coupe-jarrets, tirelaines, et autres électeurs républicains, qui, eux, ont les premiers droits au pardon gouvernemental.

Donc le bon M. Grévy, parodiant l'une des plus belles prérogatives de la royauté, va tirer de sa boîte à timbres-postes ses meilleures indulgences en caoutchouc vulcanisé, et imposant généreusement sa tremblante dextre sur ces têtes coupables, il absoudra tout d'un seul bloc.

« Allez, dira-t-il à Louise, votre manche à balai vous est remis... mais ne nous embêtez plus; c'est bon, ces machines-là, comme les monarchies, mais dès que nous sommes au pouvoir, n'en faut plus. »

Aux escarpes il ne dira rien du tout, un simple coup d'œil d'intelligence suffira, et les ayant bénis, il les fera reconduire par l'introduit des ambassadeurs.

Quant aux timides desservants réduits à la portion congrue pour ne pas dire au pain sec, les interpellant violemment :

« Et vous autres, tâchez de filer droit, ou je vous fais f... au violon. Vos cas sont très graves, et vous devez vous estimer fièrement heureux que la République, à l'occasion de sa fête de plus en plus nationale, veuille bien condescendre à supprimer « les suppressions de vos traitements » encourues par votre conduite canaille. Allez-vous en, vous aussi, et ne péchez plus... car si je vous repince à obéir à Rome... je ne vous dis que ça !... »

Nous n'avons pas de conseil à donner à nos fidèles ecclésiastiques, mais nous avons la ferme conviction qu'ils sauront tous, secouant la poussière de leurs sandales, se soustraire à ces grossières et hypocrites cataractes d'absolutions.

Il y va de leur dignité. **G. DE TRAMBAS.**

Fête de Famille

De l'Association des anciens Elèves de Saint-Jean

Les anciens maîtres et élèves du petit séminaire de la Primatale ont formé, il y a onze

ans, une Société d'assistance amicale, dont les membres se réunissent chaque année dans un dîner de famille. Cette fête a eu lieu, mardi dernier, à la maison de campagne de Saint-Jean, et tout s'y est passé avec l'entrain et la cordiale humeur qui en fait le charme accoutumé.

Sous une immense halle improvisée, garnie d'orfres, d'alléous, de guirlandes et de lustres qu'on alluma à la nuit, se trouvaient réunis les anciens élèves de la maison et ceux qui sont encore sur les bancs. Le menu de ces agapes est tout de circonstance : « Cervelas de Saint-Jean, saumon sauce Leydrade, émincé de veau à la Maîtrise, canetons en cérémonie, filet florus, haricots verts à la premier-dessus, asperges Chevrères, bombe Primatale, etc. »

La partie musicale ne peut manquer de tenir une grande place dans la fête. On y entend toujours quelque chœur inédit, composé pour la circonstance. Cette année, c'était une sorte de chanson de geste en vingt et un couplets, avec reprise de fanfare au refrain, passant en revue ceux des convives qui doivent leur notoriété particulière aux services rendus à l'Association ou à certains faits demeurés légendaires de leur vie d'écolier. Les applaudissements et les éclats d'un rire de bon aloi interrompent fréquemment cette cantate humoristique, et les *chantés* ne sont pas ceux qui rient le moins franchement. Nul doute qu'ils reviennent encore l'an prochain :

Comme l'hirondelle,
Se frotter un bout d'aile
Au toit du vieux Saint-Jean.

Deux pièces de vers sont aussi lues, l'une intitulée : *Hier et aujourd'hui*, signée d'un nom bien connu des lecteurs de l'*Eclair*; l'autre, *Nos charades*, est la cinquième de même auteur et forme un nouveau chapitre — le dernier, sans doute — d'une épopée familière entreprise en l'honneur de la vieille maison de Leydrade.

Nous croyons être agréables, non seulement aux convives du 3 juillet, mais au grand nombre de nos lecteurs, en reproduisant la partie de l'allocution du président de l'Association, récemment élu, relative aux sociétaires décédés pendant l'année écoulée. Ce sont tous noms lyonnais qui trouveront écho dans plus d'une famille.

« Cette année, chers Maîtres et chers Amis, a été particulièrement cruelle pour nous. Il nous faut nommer, tout d'abord, remontant à un an, Marius VAN DOREN — nous supprimons la banale et insignifiante épithète de « Monsieur », puisque les morts ont ce privilège d'en être affranchis — professeur de dessin à l'école de la Martinière, officier d'académie, ancien membre du Conseil de famille, vaillant soldat du travail, tombé à son poste, dans la lutte pour l'existence. C'est à lui que nous devons le beau tableau des membres de l'Association qui orne le parloir de Saint-Jean, œuvre de l'artiste et don du sociétaire.

« Jean-Baptiste DELPHIN, ancien commissionnaire en soieries, un des fondateurs de notre Société dont il est membre perpétuel; Henri VIGARD, jeune membre stagiaire, enlevé dans sa fleur; les abbés DUBREUIL et DUVERRE, qui avaient à peine atteint les années de la maturité.

« Mgr DAVID, évêque de Saint-Brieuc, dont le cœur ne s'est jamais détaché de la maison de Saint-Jean, *alma mater*, et qui, chaque année, nous envoyait son adhésion écrite, souvent accompagnée d'une souscription supplémentaire.

A TRAVERS LA FRANCE

NOTES ET IMPRESSIONS DE M. JOSSE

Voyageur lyonnais

Limoges

Un romanisant, voulant dénombrer les dialectes de langue d'oc, en a, paraît-il, trouvé quarante-neuf, — y compris, sans doute, le dialecte « gaga » et le « canut ». Tous peuvent être ramenés à un des trois groupes, dont Aix, Toulouse et Limoges sont les centres respectifs.

Du Midi j'aime tout, je ne crains pas d'en convenir, jusqu'à l'ail et l'accent; mais je n'ai jamais compris qu'on cherchât à restituer ses patois dans une forme soi-disant littéraire. Les « félibres », comme s'intitulent les champions de cette littérature rétrospective, ressemblent aux romantiques de 1830 qui projetaient de nous ramener aux chapeaux et aux gilets Henry III.

Il est, pour sûr, fort regrettable que notre langue nationale n'ait pas davantage emprunté les vocables sonores et les tournures elliptiques du parler méridional. Mais tout retour dans ce sens est impossible aujourd'hui, et les vers, si parfaits soient-ils, qu'on nous sert, en provençal, en limousin ou en gascon, me font penser à ces poèmes en latin que les jésuites ont longtemps cultivés et dont Boileau disait plaisamment raillé.

Dieu me garde d'être désobligeant pour les habitants de Limoges, mais il m'est difficile de dire que leur ville est belle. Si l'on peut appeler Bourg un grand village de vingt mille âmes, il doit être permis de dire que Limoges est une petite ville de soixante mille habitants.

Rues tortueuses et montueuses, maisons noires et sales, monuments caducs, c'est sous cet aspect peu engageant que la capitale du Limousin se présente au souvenir de ceux qui l'ont visitée. On cherche, il est vrai, à la transformer et à faire pour elle ce qui a été fait pour Lyon, Rouen, Angers; mais, pour je ne sais quelles raisons, je me figure cette œuvre de transformation plus laborieuse ici qu'ailleurs. Des villes, comme des gens, il en est de plus difficiles que d'autres à décroter.

Il y a, dans la cathédrale de Saint-Etienne, certains bas-reliefs, les *Visions de l'Apocalypse*, qui sont justement cités.

Les autres églises ne méritent même pas une mention, et l'unique chose à voir, c'est, au Musée, une superbe collection de ces émaux auxquels Limoges a donné son nom. Cette noble industrie s'est malheureusement perdue et les descendants de tant d'artistes illustres ne font plus que de la vulgaire vaisselle.

Limoges a donné le jour au pape Clément VI, à d'Aguesseau, Jourdan et Bugeaud; plus anciennement, c'a été la patrie de saint Eloi, que de mauvais plaisants ont pu chaussonner, ainsi que Malborough, mais qui n'en fut pas moins un grand artiste et un grand évêque, comme le noble lord fut un grand capitaine. Saint Eloi est le patron des orfèvres et des monnayeurs: ce patronage, avec celui de saint Joseph pour les charpentiers, est le seul qui soit historiquement justifié. Les autres corporations ont emprunté leurs divers patrons à droite et à gauche, ceux-ci s'appuyant sur un jeu de mots, comme les lunetiers lorsqu'ils ont pris saint « Clair », ceux-là en s'efforçant de faire croire qu'un des leurs ait pu entrer en paradis, comme les gens de bazoche lorsqu'ils ont pris saint Yves. Je ne veux pas dire que saint Yves n'est pas un bienheureux authentique, mais ce qui l'est moins, c'est la profession qu'on lui prête. Un homme de loi désintéressé, et canonisé par ses clients, c'est on ne peut plus invraisemblable.

La seule promenade de Limoges est une vaste esplanade, le Champ-de-Juillet, où se tiennent les foires. Il est encore cer-

taines villes où les époques de foires ramènent un grand concours de spectacles forains et de commerces en plein vent; on y voit jusqu'à des marchands de livres. Le cirque est toujours l'établissement important et monumental de ces cités de toile improvisées.

Autrefois, les cirques servaient aux amateurs un spectacle immuablement composé des mêmes exercices: voltige, saut de banderolles, passage dans les cerceaux, agrémentés et suivis des farces du clown et d'une pantomime finale. La partie équestre n'a pu changer, mais la partie accessoire du programme s'est développée, et c'est au moyen de celle-ci que le directeur allèche le public. Les gymnasiarques sont les forts ténors de la troupe, avec cette différence que leurs confrères de l'opéra risquent, en lançant l'ut de poitrine, de se casser la voix, tandis que les héros du trapèze, en donnant leur note, se cassent quelquefois les reins.

Il y a dans l'existence de ces nomades, une griserie perpétuelle; ils tiennent à leur métier, c'est le cas de dire plus qu'à la vie, et, si vous les abordez et qu'il vous soit donné de pénétrer un peu dans leur intimité, vous ne pouvez vous défendre d'une certaine admiration pour tant d'attachement. En outre, vous trouverez dans ces intérieurs d'écuriers, d'écuyciers et même des clowns, tous mariés entre artistes, une régularité de situation et de mœurs assez rares chez les gens de théâtre.

Toutefois, on ne peut s'empêcher de blâmer certaine tendance du jour à produire les enfants dans ces spectacles. J'ai vu notamment à Limoges trois jeunes filles de douze à quatorze ans, que leur père exhibait dans des exercices gymnastiques, uniquement choisis, semblait-il, afin de mettre en lumière les formes précoces et plantureuses de ces impubères. Ce spectacle malsain éveillait des grognements d'aise dans certaines parties de l'assistance, et je me disais en sortant: « Ce n'est pas seulement en Chine que les parents livrent leurs enfants en pâture aux pourceaux. »

« Le docteur PASSOT et Xavier LANÇON! Lequel de ceux qui ont assisté à nos fêtes de famille pourrait oublier ces deux noms? Fidèles entre les fidèles, on voyait ces deux amis à toutes nos réunions, y apportant le charme de leur présence et faisant revivre les souvenirs d'antan, l'un en des vers humoristiques que nous aurons bientôt la joie de voir imprimés, l'autre en une prose élégante aussi difficile à rencontrer que de bons vers.

« L'abbé JUTER, tous ici l'ont connu. Quelques-uns l'eurent pour condisciple, le plus grand nombre l'eut pour maître; car, après avoir fourni une longue carrière comme préfet, il avait conservé, de par ses fonctions, une direction de tous les jours sur les élèves. Il faisait à tel point partie intégrante de la maison qu'à sa mort nous avons pu croire qu'il se détachait comme une pierre du vieil édifice.

« Il reste à nommer le père BAUDRAND, fondateur de l'école maritime d'Arcachon, officier d'académie, commandeur de l'ordre du Mérite naval d'Espagne. Vous me pardonnerez si j'en parle avec un accent un peu personnel. Entre son âme et la mienne, il y avait des affinités secrètes. Aussi, malgré le temps relativement court, où il me fut donné d'être avec lui sur ces bancs; malgré certaines différences entre nos deux natures, lui homme d'action, moi toujours un peu perdu dans le domaine spéculatif; malgré la divergence de nos vocations et des courants dans lesquels il plut à Dieu de pousser nos deux vies, nous avons, jusqu'à sa fin, conservé d'étroites attaches et nous en étions restés au tutèlement de l'école.

« C'est en citant ces noms d'amis disparus qu'il convient d'évoquer l'esprit de Saint-Jean, dont ils furent tous, chacun à sa manière, de vivantes incarnations. Cet esprit, lequel n'est autre, à mon sens, que le bon vieil esprit lyonnais, trouvera certainement de fidèles conservateurs dans la jeune génération qui nous suit et qui, dans ce moment, nous écoute.

« Je bois à Saint-Jean, à ses maîtres! à notre association, à son avenir! »

Un brillant feu d'artifice et le chant du *Salve Regina*, termine cette belle journée, et l'on se quitte en répétant la formule traditionnelle: « Au revoir! » JEAN DE LYON.

Courrier de Marseille

Hier est venu devant la cour d'Aix l'appel interjeté par nos confrères du *Balai* et de la *Provence* contre le jugement du 1^{er} juin dernier. A l'heure où nous mettons sous presse, nous n'avons encore aucune nouvelle de l'issue de cet appel qui était nécessaire, vu la sévérité extrême du premier jugement. Nous tiendrons nos lecteurs au courant du résultat que nous connaissons incessamment.

Par suite des fâcheuses et tristes nouvelles de cette semaine, qui ont causé à tous nos amis une douleur bien légitime, le punch royaliste que je vous avais annoncé pour le samedi 7 juillet a été, comme de juste, contremandé. De toutes parts d'ailleurs les réunions qui avaient été préparées à Paris et dans les départements soit à l'occasion de l'anniversaire de la prise d'Alger, soit à l'occasion de la Saint-Henri, ont été de fait ajournées.

Au moment même où dimanche dernier nous arrivaient les premières dépêches annonçant le fâcheux état de santé du comte de Chambord avait lieu dans notre ville une manifestation ea

l'honneur de Garibaldi. Si nos rues depuis plusieurs années sont sévèrement interdites aux manifestations religieuses, ainsi que l'on se plaît à appeler nos belles processions, leur accès au contraire est entièrement libre pour les saturnales libre penseuses et démocrates, je dirai mieux voyoucrates. Qui a vu dimanche ce cortège hideux où des citoyens portaient des couronnes destinées à Garibaldi et à Esquiros, faisant flotter au-dessus de leur tête des drapeaux italiens et espagnols ne pouvait s'empêcher d'avoir le cœur douloureusement oppressé. Notre ville a eu ce triste privilège qui n'est vraiment pas à son honneur, car les journaux de Paris nous annoncent qu'au contraire à la même heure et le même jour, une manifestation toute opposée avait lieu dans la capitale. Les socialistes assemblés dans la salle de la Reine Blanche, boulevard de Clichy, votaient après une série de discours aussi ineptes que violents et grossiers, un ordre du jour dans lequel il était dit que « les révolutionnaires réunis engageaient leurs compagnons d'Italie à ne pas trop s'attarder sur le souvenir de Garibaldi » probablement devenu suspect à leurs yeux.

Malgré la tristesse de l'heure présente, les républicains se préparent à fêter plus bruyamment encore s'il est possible leur 14 juillet. Le *Radical* nous annonce que des fonds ont été votés et que tous les teneurs d'assommoirs pourront aller en réclamer une portion.

Il ajoute: « On fera piper et pocharder les enfants. »

« On traînera encore triomphalement une grosse dondon sur une voiture enguirlandée, et les entrepreneurs de fêtes vénitiennes seront de nouveau dans l'allégresse. »

« Je crois cependant que ce sera la dernière fois qu'on transformera la fête nationale en descente de la Courtille. »

Je l'espère aussi, et ce vœu n'est peut-être pas loin de se réaliser.

Je finirai par quelques mots sur les mœurs de nos édiles qui, décidément, se vautrent presque tous dans un bourbier que je ne remue pas sans dégoût. Nous avons eu un conseiller qui patronnait les maisons de tolérance, un autre faisait enlever aux filles soumises leur carte, moyennant rétribution cela va sans dire. Ce que j'ai à vous apprendre, rentre dans le même genre d'opérations.

On a fait fermer, il y a trois semaines environ une roulette qui était établie dans l'enceinte du Skating. Le possesseur de cette roulette avait reçu l'autorisation officielle d'un adjoint, négociant en *cuir*, contre quittance de mille francs, signée par ledit adjoint. La quittance existe, et je vous prie pour plus amples renseignements, de vous adresser au *Radical*. Eh bien, le croiriez-vous, cet adjoint se pose candidat au conseil général; vous verrez qu'il sera nommé.

Un autre adjoint part dimanche dernier en tournée à Roquevaire; il annonce une conférence sur le sou des écoles laïques. Il fait chaud à Roquevaire, et notre adjoint au faux-col légendaire, se livra, en compagnie du maire de la localité, à de telles libations en attendant l'heure de la conférence que l'on fut obligé de le soustraire aux regards des profanes.

Il était plein et rond comme pas un, et dormant d'un sommeil on ne peut plus bruyant. Peut-être, ronfle-t-il encore! Après cela, tirons l'échelle. Joli monde, n'est-ce pas?

RAOUL RATONEAU.

6 juillet 1883.

Les Anes Conducteurs

Deux ânes un beau jour, lassés de leur métier,
Déclarèrent la guerre
Au charretier :
« De quel droit trône-t-il, détestable cerbère,
Sur son siège tranquillement,
Tandis qu'avec effort le pauvre prolétaire
La tire dévotement?
De quel droit nous vient-il réduire en esclavage?
Mettons un terme à ce honteux servage!
Brisons nos liens!
De serfs infortunés devenons citoyens! »
Ayant bien débité cette noble bravade.
Nos bons ânes d'une ruade
Couchent notre homme en moins de rien,
Au timon tout honteux l'attachent bel et bien,
Escaladent d'un bond le doux siège en vacance,
Et sur ce nouveau trône assis commodément
Lèvent le nez très haut en signe de puissance.
La route en cet endroit descendait brusquement
De sorte que soudain un simple mouvement
De notre nouvelle monture,
Au quadruple galop fit voler la voiture.
Bref, l'équipage alla si bien
Qu'en bas de la colline il fut réduit à rien.
Anier, char et bagage
Couvraient le sol de cent débris;
Quant à nos conducteurs, à peine tout surpris,
Purent-ils regretter le temps de l'esclavage.
Ces deux ânes gonflés de folle ambitions...
Mais non, je ne fais pas, lecteur, d'allusion;
Je me contente de vous dire
Qu'il ne faut pas conduire,
Lorsque soi-même on ne sait pas
Régler ses pas!

GABRIEL

Concerts Bellecour

La chaleur accablante de ces jours derniers a augmenté encore le public élégant des Concerts-Bellecour.

M. Luigini ne néglige rien d'ailleurs pour satisfaire son auditoire, vendredi dernier nous avons applaudi les talents originaux de Mlle Nixau, la xilophoniste bien connue des Lyonnais. Mardi dernier les honneurs de la soirée étaient pour le piston. M. Guy, sorti du Conservatoire de notre ville avec un premier prix de piston, et que la musique du 75^e de ligne s'honore de compter dans ses rangs, a fort bien joué deux fantaisies, l'une de Gerin, l'autre sur *Il Crociato* d'Arban.

Quant à l'orchestre nous n'avons comme toujours que des félicitations à lui adresser pour les différents morceaux qu'il exécute sous l'habile direction de M. Luigini. *Danse persane* de Guiraud, fantaisie sur le *Pardon de Ploërmel*, sur *Jérusalem*, etc., ainsi que diverses pièces fort remarquables de A. Luigini.

Citons entre autres la *Voix des cloches*, que nous n'avons pas applaudi depuis trois jours. On ne saurait, paraît-il, se lasser de cette charmante rêverie composée sur une poésie de M. Bertnay (*Le refrain du patour*, etc.) puisqu'elle obtient chaque soir les mêmes applaudissements.

Les Petites Sœurs des Pauvres, à Vaise

Dimanche dernier, 1^{er} juillet, en l'église de Saint-Pierre-de-Vaise, une cérémonie touchante réunissait une foule nombreuse. Il s'agissait de bénir la première pierre de la nouvelle maison des Petites Sœurs des Pauvres, à Vaise, rue des Grenouilles.

M. le chanoine Servant, curé de Saint-Georges, doyen de M. les curés de Lyon, présidait l'office des Vêpres. Il était entouré d'un nombreux clergé.

Après le Magnificat, le R. P. Tissot, supérieur général des Missionnaires de Saint-François de Sales d'Anney, est monté en chaire, et avec cette éloquence entraînant que les paroissiens de Vaise ont tant aimée au dernier carême, il a tenu toute l'assistance sous le charme de sa parole, en développant cette triple pensée: la cérémonie d'aujourd'hui manifeste une lumière de foi, un rayon d'espérance, une flamme de charité. Profitant de l'heureuse coïncidence de la fête de la Visitation, l'orateur en profite pour rappeler l'origine historique de l'ordre fondé par saint François de Sales, fondation qui remonte à 1610, et à laquelle contribuèrent pour une large part, les conseils de Mgr de Marquemont, archevêque de Lyon. Dans la pensée de saint François de Sales, les religieuses de la Visitation devaient avoir le soin des pauvres; mais l'esprit de Dieu changea la première destination de la nouvelle communauté, et les filles de Saint-Vincent-de-Paul, vinrent providentiellement, quelques années après, suppléer à cet office. Les Petites Sœurs des Pauvres devaient deux siècles plus tard, éclore sur le sol fécond en grandes œuvres de la France. Et il était donné à l'heureuse paroisse de Vaise de voir bénir, à l'aurore de la fête de la Visitation la première pierre d'une maison destinée à agrandir le domaine des déshérités de la fortune, et des vétérans de la vie.

Et c'est un enfant de Saint-François de Sales qui distribue, à cette occasion, la parole sainte, à ce peuple croyant et généreux, qui affirme sa foi en la Providence, soutient de sa charité les plus belles œuvres, et fait pénétrer aux cœurs de ceux qui souffrent le rayon béni de l'espérance.

Dans de magnifiques mouvements, le R. P. Tissot exalte la sainte Providence et les merveilles légendaires et réelles pourtant de l'existence de ces humbles Petites Sœurs des Pauvres, qui n'ont aucune ressource fixe, assurée d'avance, et qui vivent au jour le jour, s'en rapportant absolument et exclusivement à la Sainte Providence.

HONGKONG & SHANGHAI

BANKING CORPORATION

Capital \$ 7.500.000 (fr. 37.500.000)
Capital versé — 5.000.000 (— 35.000.000)
Réserve — 2.500.000 (— 22.500.000)

AGENCE DE LYON

49, Place Tholozan, 49

Les dépôts fixes pour un an sont reçus
au taux de 4 1/2 %.

ED. MOREL,
AGENT.

FER BRAVAIS

Anémie. Pâles couleurs. Appauvrissement du sang
Dépôt dans la plupart des Pharmacies

LES COUTEAUX D'OR

PAR
PAUL FÉVAL

Georges s'accouda contre la balustrade de fer. Le temps était humide et chaud. Un dégel subit avait changé en boue le tapis grisâtre qui couvrait les rues la nuit précédente. Il avait plu toute la soirée; maintenant les étoiles brillaient d'un éclat extraordinaire au firmament balayé par le vent du sud.

On entendait au loin ce bruit clapotant des toits qui ruissellent.

Le cœur a de chères puérilités. Quel fiancé n'a choisi, à l'heure du départ, une étoile dans le ciel pour la montrer à la fiancée qui reste au pays et pour lui dire: « A cette heure, regardez-la, je la regarderai; je penserai à vous, pensez à moi. »

Ce sont des enfantillages charmants et qui consolent.

Une fois, à l'instant des adieux, — l'absence devrait être longue, — Georges Leslie et celle qu'il aimait avaient promis tous deux de regarder l'étoile polaire à dix heures de nuit et d'échanger ainsi leur souvenir à travers l'immense largeur du continent américain.

Que de choses s'étaient passées depuis lors! que de dangers évités! que de batailles gagnées! que de larmes, hélas! et quelle chute profonde!

Du haut de la terrasse de l'hôtel de Rivas, Georges

Leslie regarda l'étoile. Une larme roula sur sa joue, et son cœur se serra douloureusement.

— Ellen! murmura-t-il, Carmencita!

L'étoile lui disait ces deux noms: le nom de la fiancée qu'il avait perdue et le nom de la sœur que Dieu avait envoyée à son aide aux jours du suprême malheur.

Et voici pourquoi ces deux noms étaient unis dans la mémoire de son cœur: une fois, la dixième heure avait sonné, et les yeux de Georges s'étaient levés en vain vers le ciel, un voile tombait entre le ciel et lui; entre son cœur et le cœur d'Ellen, il y avait les ténèbres impénétrables. Cette voix lointaine, qui lui parlait chaque soir de l'absente se taisait désormais: Georges Leslie était aveugle.

Il dit à Carmen, quand Carmen fut sa sœur, un soir que la brise fraîche des savanes montait au sommet de la tour, à San-Felipe de Sonora:

— Le ciel est-il pur? voyez-vous l'étoile du nord du côté du Rio-Gila?

Et comme Carmen répondit: « Je la vois, » dix heures sonnèrent. Georges, pour la première fois depuis bien longtemps, crut entendre la voix d'Ellen...

Et à dater de ce moment, ce fut Carmencita qui regarda l'étoile.

Ainsi la vue de l'étoile polaire mettait deux noms sur les lèvres de Georges, parce qu'elle éveillait deux souvenirs également purs dans son âme.

Ellen! Carmencita!

Sous le balcon de la terrasse, une longue file d'équipages s'alignait au bord du trottoir. La plupart des cochers dormaient sur leurs sièges.

De l'autre côté de la rue, un marchand de vin restait ouvert.

Georges fut arraché aux pensées du ciel pour retomber sur notre terre par quelques mots prononcés tout bas au-dessous de lui, dans la rue. Il regarda. Il vit un landau, d'apparence très simple, dont le cocher portait une livrée marron foncé. Le valet de pied était debout auprès de la portière. C'était lui qui avait parlé, et il ne semblait point parler au cocher.

— C'est donc amusant, disait-il dans un patois que Georges devinait plutôt qu'il ne comprenait, c'est donc amusant de rester là les pieds dans la boue! Vous êtes bien, vous autres, assis sur de bons coussins, pendant que je *trime*.

— Prête du feu que j'en allume une, répondit-on de l'intérieur.

Une tête encapuchonnée de soie sortit de la voiture; le valet de pied présenta sa pipe allumée et donna du feu.

Le moindre tort de l'argot, c'est que tout le monde en saisit facilement le sens. Si les malhonnêtes n'avaient pas d'autres rubriques, la *Gazette des Tribunaux* ferait assurément banqueroute. C'est une bravade.

Un agent de police lettré a dit dans ses mémoires que l'argot était aux chevaliers du bague ce que la sonnette est au serpent crotales.

Georges se souvint tout à coup des lettres mystérieuses et menaçantes qu'il avait reçues.

Ce maître, qui allumait sa pipe à celle de son valet de pied, négligeait assurément les règles les plus élémentaires de la prudence; mais tous les cochers dormaient à l'entour, aucun gardien de Paris ne passait; et comment songer à ce baléon, par un temps pareil?

Georges tira sa montre qui marquait deux heures et demie.

— O'Brien ne vient pas, murmura-t-il.

— O'Brien ne viendra pas, dit une voix de femme à son oreille.

Georges Leslie ne se retourna pas et resta comme un homme qui croit rêver.

— Comte de Rosen, reprit la voix dont l'accent s'imprégnait de mélancolie, votre pensée était loin de moi, n'est-ce pas?

Georges ne se retourna pas encore; mais involontairement, ses deux mains se posèrent contre son cœur.

— Carmencita, murmura-t-il; suis-je donc le jouet d'un songe?

— Ah! fit la voix, qui trembla légèrement, vous m'avez du moins reconnue?

— Carmen! Carmen! s'écria Georges, ma pensée n'était pas loin de vous; je songeais à vous, parce que mon souvenir évoquait celle dont nous parlions si souvent tous deux... je suis là, n'osant me retourner, de peur que mon illusion s'évanouisse, j'ai revu Ellen, et ce n'était plus Ellen. J'ai tenu tout à l'heure dans mes mains une main pure, et c'était encore Ellen. Je sentais vivre, je ne dis pas renaitre, mon espoir d'autrefois, rajeuni et renouvelé comme si rien n'était mort en moi... Il y a un grand trouble dans ma pensée: Le jour qui va commencer sera peut-être mon dernier jour, Carmen, ma bienfaitrice et ma sœur. Est-ce bien vous qui êtes là! où trouverais-je, si loin des lieux où vous fûtes ma providence, votre image vivante, comme j'ai trouvé la vivante image d'Ellen!

(La suite au prochain numéro.)

Souvenirs

C'était il y a douze ans !
 Il y a juste douze ans avant-hier 3 juillet que M. le comte de Chambord était à Paris.
 Il s'appelait Mercœur, sur son passe-port. M. de Mercœur avait pour compaignon de voyage le comte de Monti, le comte de Blacas, le comte de Vanssay, voyageant comme lui sous des noms supposés.
 Monseigneur venait de Bruges ; il franchit la frontière française à Tourcoing.
 Ce jour-là on votait par toute la France pour les élections complémentaires.
 M. de Monti a raconté à feu Villemessant, qui rapporte leur conversation dans ses *Mémoires d'un journaliste*, cet épisode de l'entrée en France de M. le comte de Chambord :
 « Monseigneur portait un grand chapeau rabattu sur les yeux. Comme je trouvais les formalités du visa bien longues et que je voyais que le commissaire s'occupait trop de notre chef, j'écraignais qu'il ne vint à remarquer sa belle tête un peu compromettante ; alors élevant la voix :
 « — Eh bien ! m'écriai-je, me rendra-t-on mon passeport ? Si monsieur n'est pas en règle, dis-je en désignant le prince, qu'on l'arrête ! Mais moi j'ai affaire, j'ai affaire. Je suis très pressé.
 « On nous rendit nos feuilles. Nous entrâmes dans la gare pour attendre le train.
 « Monseigneur s'assit sur un banc, tout à côté de deux paysans.
 « — Pour qui as-tu voté ? dit l'un d'eux ; tu as voté pour les blancs ? Moi, j'ai voté pour la République. Tu veux donc faire revenir Henri V et puis les prêtres, les calotins, les nobles...
 « — Ma foi, répond le second, tout proche de monseigneur, mon père disait qu'on payait moins et qu'on était plus heureux sous les rois.
 « — Ah ! si j'osais, me dit tout bas monseigneur, comme je serais avec bonheur la main de ce gaillard-là. »
 A cinq heures du matin, le comte de Chambord et ses trois compagnons arrivaient en gare à Paris.
 M. de Nanteuil leur avait envoyé un grand fiacre à la gare du Nord.
 MM. de Blacas et de Vanssay se détachèrent et allèrent commander à déjeuner place Boileau-dieu, chez un restaurateur modeste qui a la spécialité de certains plats russes et qu'on appelle Bénard, — un excellent restaurateur d'inconnito.
 Le comte de Chambord et M. de Monti se promènèrent à travers Paris, allant de ruine en ruine. Les œuvres de la Commune !
 Devant les Tuileries, le fiacre s'arrêta.
 M. le comte de Chambord, assiégé par ses souvenirs d'enfance, cherchait d'un oeil anxieux, interrogeait ce qui restait du palais.
 Il reconnut une fenêtre à demi consumée du pavillon de Marsan, et, la montrant du doigt à son compagnon :
 — C'est là que je suis né. Là, à côté de cette fenêtre, j'avais de grands soldats de plomb qu'on m'avait donnés pour apprendre les manœuvres.
 Puis, l'image de sa mère se dressant devant lui, la mémoire de son père assassiné, le spectre de la monarchie, tout ce panorama cher et douloureux, il fondit en larmes.
 Le cocher crut devoir intervenir :
 — Faut pas vous émouvoir tant que ça, bourgeois ; ici, c'est rien encore ; si vous voulez, je vas vous conduire à l'Hôtel de Ville ; c'est bien plus chouette... Mais pour moi, c'est tout fait de pis, c'est qu'on m'a mangé mon cheval.
 Monseigneur remonta en voiture.
 Sur le pont Neuf, il salua la statue d'Henri IV.
 — Ah ! dit-il, ils me l'ont laissé, celui-là. Il entra à Notre-Dame et pria.
 Notre-Dame ! c'est là qu'il avait été baptisé,

lui, le duc de Bordeaux, le futur roi de France, devenu l'obscur passant du 3 juillet 1871, l'inconnu sur lequel quelques vieilles femmes, chargées de faire la toilette de la nef, secouaient indifféremment la poussière de leurs balais.
 Là où le peuple assemblé, les représentants de tous les corps constitués de la noblesse, de l'armée, du clergé, de la magistrature, avaient, au milieu de l'encens, au son des orgues, au bruit des canons et des tambours, fait fête, dans la vieille basilique illuminée, à « l'enfant du miracle », l'exilé revenait obscur et comme masqué, visible à Dieu seul.
 Il continua à parcourir Paris, Paris qui venait de voir les prussiens vainqueurs, Paris encore tout chaud des baisers enflammés de la Commune, et à peine convalescent des blessures de la guerre sociale.
 Il vit l'Hôtel de Ville.
 — Il y a quarante et un ans que je suis parti d'ici, emporté par le flot populaire, et me voilà ! Et voilà ce qu'ils ont fait de Paris !
 Le cocher, qui était un philosophe, étonné des émotions qu'il voitrait, dit de voir intervenir de nouveau :
 — Bast ! tout se rebâtit, dit-il ; il n'y a que les chevaux mangés pendant le siège qui ne reviendront pas.
 On lui donna l'adresse du restaurant de la place de l'Opéra-Comique, où le déjeuner avait été commandé.
 Au moment de quitter la voiture dont l'automédon ne se douta guère du rôle qu'il venait de jouer dans l'histoire, M. de Monti lui dit :
 — Nous arrivons de province, nous ignorons les usages de Paris : combien faut-il vous donner de pourboire ?
 — Dame ! mon bourgeois, si vous me donnez trois ou quatre francs, je dirai que j'ai conduit des princes et cela vous portera bonheur.
 — Eh ! bien, fit M. de Monti, donnez deux louis : un pour monsieur, — et il désignait M. le comte de Chambord, — et un pour moi.
 Le cocher s'enfuit. Il avait presque peur de cette libéralité inusitée, derrière laquelle il flairait un mystère.
 Le soir même, on partit pour Chambord.

déclarations de M. Gladstone ne laissent pas que d'impressionner défavorablement la spéculation. Et étant donnée l'opiniâtreté des armateurs anglais, on se dit, qu'il faudra tôt ou tard, passer par les fourches caudines.
 En ce qui concerne la région, nous ne remarquons un peu de fermeté que sur les mines.
 Les valeurs métallurgiques sont toujours faibles. L'activité s'est considérablement ralentie dans presque toutes les usines du bassin. Par-dessus le marché, une grève a éclaté cette semaine parmi les ouvriers mouleurs des aciéries de la Marine à Saint-Chamond.
 Nous aimons à croire qu'elle n'aura pas de suite et que les ouvriers comprenant le tort qu'ils se font à eux-mêmes, dans un moment où les commandes sont excessivement rares et où la Compagnie travaille presque à perte, reviendront d'eux-mêmes reprendre leur poste.
 Le comité Union dont nous avons parlé, avait reçu dès les premiers jours de la semaine 85.000 adhésions, dont 38.400 derniers porteurs et 46.600 porteurs intermédiaires.
 Nous le répétons ; une entente amiable avec le syndicat est à désirer pour les créanciers comme pour les débiteurs parce qu'elle abrégierait considérablement le temps de la liquidation, tout en réduisant les frais.
 L. R.

VARIÉTÉS

Église de Saint-Étienne, ancienne cathédrale de Lyon.
 L'église de Saint-Étienne avait la forme des anciennes églises bâties en forme de croix latine, et dont l'autel ou le sanctuaire était tourné au soleil levant, à droite était le vestiaire ou le lieu où les prêtres étaient les revêtus sacrés, à gauche le chœur, et le sanctuaire était fermé d'une tribune appelée *ambo* ou *pulpitum* par les anciens, du haut de laquelle le diacre lisait l'épître et l'évangile. Le évêque expliquait au peuple. Le pavé était à la mosaïque. Le peuple était dans la nef, le baptistère était pour les cathécumènes et le vestibule pour les pénitents de la custodie, demeurait dans la maison de la custodie, entre Saint-Étienne et Sainte-Croix.
 Lorsque Saint-Jean qui avait été d'abord le baptistère de Saint-Étienne fut devenu cathédrale, Saint-Étienne devint à son tour le baptistère de Saint-Jean. La forme et la dimension des fonts baptismaux qu'on voyait à Saint-Étienne étaient en tout semblables à ceux qui étaient représentés dans le sanctuaire de Saint-Jean, au haut d'un pilastre plaqué contre le mur. Le chapiteau de marbre blanc qui le terminait offrait dans ses sculptures la figure d'un cathécumène plongé dans les fonts baptismaux, et supporté d'un côté par son parrain, et de l'autre par sa marraine. La bénédiction des fonts de Saint-Étienne se faisait en grande cérémonie. Le curé de Sathonay était chargé spécialement de pourvoir à ce qu'ils fussent remplis d'eau au fêve de Pâques et de Pentecôte, jours où cette cérémonie devait avoir lieu. Il était obligé de payer une redevance s'il omettait de le faire. Enfin, le chapitre décida par un acte capitulaire de l'année 1632, qu'à l'avenir, les veilles de Pâques et de Pentecôte, la bénédiction des fonts ne se ferait plus à Saint-Étienne mais à Sainte-Croix.
 L'église de Saint-Étienne avait subi depuis Leydra de nombreuses réparations qui en altéraient le véritable caractère. Le sanctuaire avait été refait au quinzième siècle dans la manière gothique moderne. La tribune avait été rétablie par l'archevêque Philippe de Thurey, qui siégea de 1389 à 1415. L'archevêque Amédée de Talaru, fit faire dans le quinzième siècle les vitraux qui représentaient le martyre de saint Étienne, patron de cette église. Ceux du chœur et des chapelles de saint Clément et de saint Eustache portaient les armoiries des Sacconay.
 1 Le Febvre, *Nombre des églises*, etc., chap. XI ; l'abbé Guillou, *Lyon tel qu'il était et tel qu'il est*, p. 85.

Cette dernière chapelle avait été fondée le 14 avril 1347, par Aymon d'Illius, chanoine-comte de l'Église de Lyon. On voyait dans l'église de Saint-Étienne, au coin de la chapelle de la Croix, une statue antique engagée dans le mur et chargée de fruits, d'agneaux, de poules et d'autres sortes d'animaux, à laquelle le peuple avait donné le nom de *farrabo*, au lieu de *farrago*, synonyme de *copia* ou d'abondance ; bien des personnes et surtout les femmes, venaient régulièrement tous les ans, le soir de la veille de Saint-Étienne, présenter des chandelles et d'autres offrandes à cette idole, dont elles s'approchaient avec respect, mais en lui tournant le dos et à reculons ; et après cela elles se promettaient la plus abondante récolte. Jacques d'Amoncourt, précenteur de l'Église de Lyon, fit rebâter en 1519, la chapelle de la Croix, fit mettre en pièces ce bas-relief, et abolit ainsi la superstition.
 En 1458, Jean de Grolée, custode, donna mille écus d'or au sacristain de Saint-Étienne pour leur dotation, régla les messes à trois blancs, fonda une lampe pour éclairer jour et nuit la statue de la Vierge au-dessus du portail de Saint-Étienne, entre les deux églises (Saint-Jean et Sainte-Croix), et donna trois florins au marguillier pour en avoir soin. Cette église fut dévastée en 1562 par les protestants qui fondirent un crucifix d'argent massif, brûlèrent et fondirent les chappes et autres ornements d'autel de drap d'or frisé, donnés à cette basilique par la reine Anne de Bretagne, le duc de Berri et plusieurs autres grands seigneurs, le tout estimé plus de cent mille écus.
 — Le chapitre, d'après un ancien usage, ne permit jamais dans son enterrail personnel dans les nefs ni dans les chapelles de Saint-Étienne. — Sur le maître autel était un rastellier formé de deux colonnes de bois ; le chapitre le fit remplacer vers le milieu du siècle dernier, par un candélabre tors à sept branches qui formait le demi-cercle au-dessus de l'autel qui était surmonté d'un dais. — L'église de Saint-Étienne était desservie par un custode qui avait le titre de sacristain de Saint-Étienne et par les ecclésiastiques de la primatiale. Elle a été démolie de 1796 à 1797. On a donné son nom à une rue qui a été ouverte sur son emplacement.
 ETIENNE REYNARD.

1 Saint-Aubin. *Histoire ecclésiastique du diocèse de Lyon*, p. 322.
 2 Colonia. *Histoire littéraire de la ville de Lyon*, t. Ier, p. 132 et 133.
 3 Quincarnon. *Les antiquités et la Fondation de l'Église des Gaules ou de l'Église de Lyon*, p. 112.
 4 Il fallut descendre un grand nombre de marches pour entrer dans cette église, qui renfermait plusieurs vestiges d'une grande antiquité. (Cochard, *Guide du voyageur à Lyon* de l'année 1856, p. 491.) Le sol des rues voisines de Saint-Étienne s'étant successivement exhaussé, l'église devint humide et malsaine.

BULLETIN FINANCIER

La rupture des négociations entamées entre la France et la Chine, l'apparition du choléra en Égypte, ainsi que les bruits qui ont couru, au commencement de la semaine, sur la mort du comte de Chambord, ont produit sur la Bourse, une mauvaise impression.
 Les cours ont fléchi presque sur toutes les valeurs de crédit et sous la conclusion des traités pendants entre les grandes compagnies et l'État, nous assistons, selon l'expression du ministre des finances, à une sorte d'effondrement.
 La liquidation de fin juin, qui est d'ordinaire une des plus importantes de l'année, s'est passée sans incident. L'argent était abondant, les engagements peu nombreux et beaucoup de primes avaient été abandonnées.
 Après avoir détaché un coupon de 123 fr. 71 c., la Banque de France cote 5.290. Grâce à la conclusion des traités avec les Compagnies, tout emprunt étant ajourné, il n'y a pas à prévoir d'augmentation dans les bénéfices.
 Le Crédit Foncier oscille entre 1.320 et 1.330.
 Le Crédit Lyonnais est toujours discuté aux environs de 560.
 Une des valeurs de la maison, la Foncière Lyonnaise est tombée de 412 à 405. A tort ou à raison, le compte rendu de la dernière Assemblée n'a pas laissé, paraît-il, une impression favorable.
 La Banque Parisienne dont le capital vient d'être réduit de 35 à 30 millions, par l'Assemblée du 29 juin, a toutes les peines du monde à maintenir ses cours, malgré un emploi de 5 000.000 à acheter ses propres actions. C'est une valeur à la Werbrouck ! Cela dit tout !
 Les valeurs industrielles sont de plus en plus dépréciées.
 Le Suez est lourd aux environs de 2.370. Les

Chocolat du Planteur

GARANTI PUR CAGAO ET SUCRE
 Rapidité exceptionnelle d'informations. — Grâce à un système ingénieusement combiné d'informations TÉLÉPHONIQUES et TÉLÉGRAPHIQUES, LE FRANÇAIS, journal de Paris, publie, à l'usage de ses abonnés de province, une édition spéciale, qui, partant par les courriers du soir, CONTIENT LE COMPTE RENDU DES SÉANCES PARLEMENTAIRES DU JOUR MÊME. C'est une avance de vingt-quatre heures.
 BUREAU A PARIS : 6, RUE DES BEAUX-ARTS
 FRANCE : 1 an, 58 fr. ; 6 mois, 31 fr. ; 3 mois, 16 fr.
 ÉTRANGER : — 66 fr. ; — 35 fr. ; — 18 fr.
 On peut s'abonner dans tous les bureaux de poste.
 Le Propriétaire-Gérant : B. DUVIVIER.
 1870. — IMP. COMMERCIALE ET ADMINISTRATIVE, PITRAT AÎNÉ, RUE GENTIL, 4.

INSECTICIDE FOUROYANT
 DESTRUCTION INFAILLIBLE
 des punaises, puces, poux, mouches, cousins, cafards, mites, fourmis, chenilles, charançons, etc.
 Le kilog. 12 fr. ; 100 gr., par la poste, 1 fr. 95.
 E. GALZY, fab., 28, rue Du-geaud, à Lyon.

COLLECTIONNEURS DE TIMBRES-POSTE
 Les personnes qui désirent se procurer à des conditions exceptionnelles, des timbres authentiques de tous les pays, et coopérer en même temps à une bonne œuvre, peuvent s'adresser à M. THEVENET, avenue du Doyenné, 2.
 Les Catalogues sont envoyés gratis.

VANNERIE
J. FARGE
 rue Saint-Dominique, 15, LYON

Bains de mer ;
 Fautouils abris, forme guérite pour jardins ;
 Balles carrées, pour déménagements ;
 Corbeilles à ouvrage ;
 Valises de Voyage ;
 Berceaux et Berceuses, pour enfants et poupées ;
 Paniers à fruits ;
 Paniers à légumes ;
 Paniers à bouteilles ;
 Gourdes de chasso.

Maison recommandée pour la solidité de ses articles et son bon marché.

LE PROGRAMME ROYAL
 Pour obéir à de nombreuses demandes, nous avons fait tirer une petite brochure de propagande, le *Programme royal*. Cette brochure, que nos amis voudront sans doute répandre avec profusion est à leur disposition au prix de quatre francs le cent et trentecinq francs le mille.
 Elle constitue la meilleure de toutes les réponses à faire à tous ceux qui, par ignorance ou mauvaise foi, représentent la monarchie légitime comme opposée aux tendances modernes, alors qu'elle est, en réalité, le régime le plus logique, le plus populaire et le plus réparateur que la France puisse se donner.
 Adressez les demandes à l'administration du *Clairon*, 12, rue de la Grange-Batelière.

VERNIS ANGLAIS ROUGE
 Pour Carreaux et Parquets, chez tous les Droguistes et Epiciers
 DÉPOT GENERAL : DUMAS, droguiste, cours de Brosson, 10,
 VERNIS spécial pour Meubles et Boiseries

AUX DOCKS
 DE LA CORDONNERIE
 52, rue de la République, 52
 ANGLE DE LA RUE CONFORT

RICHÉLIEU satin pour dames, depuis... 5 f. 75
 PANTOUFLES toile, cousues, pour dames, à... 1 f. 25

Choix considérables et variés
 De Chaussures de la Saison
PRIX FIXES
 Marqués en chiffres connus

ARGENT prêté sur signature et avec garantie, sur successions et hypothèques. — Ecrire *Crédit public*, 7, faubourg Montmartre, Paris.

VILLA DE LA PROVIDENCE
 Maison de Santé et de Convalescence
 Du Dr COURJON
 A Meyzieu, près Lyon
 Maladies des nerfs. — Paralytiques divers. — Affections chroniques. — Soins spéciaux pour les vieillards et les infirmes. — Surveillance des Religieuses de la Providence.
 Cabinet de dir. à Lyon, rue de la Barre, 14, lundi, mercredi et samedi, de 3 à 5 h.

A VENDRE
 Chien de chasse de 20 mois
 COMPLÈTEMENT dressé
 S'adresser au Bureau du Journal